

---

## Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe

### Société d'Histoire de la Guadeloupe. Voyage à Saint-Vincent : 26-27-28 mai 1996



---

Number 110, 4e trimestre 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043254ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043254ar>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

#### ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this document

(1996). Société d'Histoire de la Guadeloupe. Voyage à Saint-Vincent : 26-27-28 mai 1996. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (110), 57–59. <https://doi.org/10.7202/1043254ar>

---

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Société d'Histoire de la Guadeloupe

## Voyage à Saint-Vincent :

### 26-27-28 mai 1996

*Extrait d'un texte remis par le Dr Marcel Chatillon  
Mémoires de MOREAU DE JONES :  
L'ISLE DE SAINT-VINCENT ET SES INDIGENES*

*Ces mémoires, inédits, ont été rédigés peu avant sa mort par Moreau de Jones, alors qu'il était âgé de 92 ans (né à Saint-Malo en 1778).*

*D'une bonne écriture, ils apportent des détails nouveaux sur sa jeunesse et les différents épisodes de sa carrière militaire aux Antilles qui ne figurent pas dans ses mémoires publiés en 1856 sous le titre :*

*« AVENTURES DE GUERRE AU TEMPS DE LA REVOLUTION ET DU CONSULAT »*

*Il donne de plus, de nombreux détails sur sa captivité en Angleterre après la capitulation de la Martinique en 1809 et sa carrière dans les ministères sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. C'est à ce propos qu'il a rédigé un chapitre spécial sous la direction de bureau de statistique établi sous Louis XVIII.*

Marcel Chatillon

Mer des Antilles : Août 1795

... Le régiment venant de la Jamaïque débarqua à Kingstown de Saint-Vincent au bruit des canons et des fanfares de ses hautbois. Son exaltation ne me laissa pas douter qu'il ne nous attaque aussitôt. Au lieu de l'attendre au pied de nos montagnes, je me portai au-devant de lui avec toutes les forces dont je disposais. Nous nous rencontrâmes bientôt, nos deux lignes de bataille étant parallèles l'une à l'autre à une demi-portée de canon...Cependant aucune hostilité n'avait eu lieu quand tout à coup, il sortit du centre des rangs ennemis, un jeune garçon de douze à treize ans, armé d'un fusil presque aussi grand que lui. Il franchit rapidement

la moitié de la distance qui nous séparait et en s'arrêtant, il nous tira un coup de fusil dont la balle atteignit et renversa un caraïbe près de moi. Il continua son tir avec autant de justesse et de rapidité et, au bout de trois minutes, il avait frappé une douzaine des nôtres qui étaient tombés à terre et baignaient dans leur sang. Notre étonnement et l'extrême promptitude de cette attaque l'avaient laissée jusque là impunie, mais un vieil indien qui avait observé dès le premier instant ce jeune meurtrier, s'était élancé dans les buissons et, sous leur abri, il s'était rapproché de lui, pour le surprendre. Il courut sur lui, le saisit au corps, le jeta sur son épaule et à toutes jambes, nous l'apporta et le jeta à terre à nos pieds au milieu des victimes qu'il nous avait faites. En le voyant dans leur pouvoir, les parents et les amis des blessés poussèrent un cri de vengeance et comme nos ancêtres, réclamèrent la peine implacable du talion : œil pour œil, vie pour vie. Ils brandirent leurs coutelas et se précipitèrent en foule vers le jeune homme pour le mettre en pièces. Pakiri lui-même, le grand chef vint pour les calmer mais il ne réussit point et les clameurs de la colère, les imprécations de la haine continuèrent à éclater. Alors la fille de Pakiri, calme et tranquille au milieu de cette effrayante tempête s'avança en traversant les groupes de ces furieux, s'assit à terre, prit sur elle le corps inanimé de l'enfant, et détachant du sommet de sa tête sa longue chevelure, elle l'en couvrit totalement. A l'aspect de ce talisman, les vociférations cessèrent et l'on entendit plus que de sours rugissements. En ce moment je fus appelé pour recevoir un parlementaire.

L'officier me dit avec le ton sec et hautain qu'affectaient alors ces pareils que son colonel, Lord Osbonne, venait d'apprendre comment son fils était tombé entre les mains des indiens et qu'en cas qu'il lui fut fait aucune violence, il ferait passer par les armes tous les caraïbes en son pouvoir : « Monsieur, lui répondis-je, si votre colonel s'avise d'aucune provocation, il sera le bourreau de son fils dont rien ne pourra empêcher la mort malgré tous nos efforts pour le sauver. Voyez plutôt, ajoutais-je, à quels adversaires vous jetez un défi ». Il leva les yeux sur un groupe de caraïbes qui étaient près de nous et fut tellement frappé par leurs figures sinistres que son esprit fut changé tout à coup et qu'il me demanda ce qu'il fallait faire pour prévenir un si grand malheur. Il faut lui dis-je, retirer vos avant-postes et nous envoyer votre chirurgien major pour soigner nos blessés. Il n'y fit aucune objection et ce personnage arrivait dix minutes après avec son aide et les instruments d'une ambulance. Quand il rentra dans la case où ces blessés étaient rassemblés, ceux-ci à la vue d'un anglais se mirent à grincer des dents et il fallut les instances de Pakiri pour les amener à se laisser opérer par un ennemi...

... Nous vécûmes en paix six semaines. Alors commença une campagne d'espérances et de déceptions. Telle qu'elle fut elle alarma l'Angleterre qui résolut d'en finir avec les Caraïbes rendus redoutables par leur fidèle alliance avec la France. Une grande expédition fut envoyée pour conquérir la petite île de Saint-Vincent. Le général Abercomby déjà renommé pour l'extermination des Irlandais, fut chargé du massacre des Indiens. En joignant la trahison à des forces décuplées des nôtres, il envahit la cabesterre et refoula nos troupes dans le vieux fort de la Vigie. Là, un chef des caraïbes noirs, prévoyant une inévitable capitulation et préférant périr plutôt que d'être prisonnier des Anglais, saisit dans la batterie une lance à feu allumée et fit sauter le magasin à poudre. L'explosion fut

épouvantable. Je fus lancé par son impulsion du haut des remparts sur le glacis de la place à une distance de quarante pieds. Je restais là, évanoui, brisé, vomissant des flots de sang. Transporté par mer à Kingstown, un savant médecin ranima les étincelles de ma vie prête de s'éteindre. J'étais dans un état tellement désespéré qu'au lieu de me comprendre parmi les prisonniers de guerre envoyés en Angleterre, on me donna pour destination un parlementaire qui allait transporter à Morlaix les amputés et ceux qui comme moi étaient condamnés à ne plus servir et à mourir prochainement.

Au moment d'embarquer, un envoyé de Victor Hugues me remit en son nom une somme considérable et m'exprima ses sentiments d'estime et d'affection. M. Mei me fit donner une autre somme en traite sur la France. C'était mes parts de prise du corsaire *Le Vengeur* dont il était l'un des armateurs en sorte qu'à mon arrivée à Brest, j'étais riche, mais j'étais si malade que je pouvais à peine me tenir debout...«